

L'enfer selon Strindberg fait le bonheur de Vidy

Théâtre Le jeune Suisse Gian Manuel Rau règle avec brio une bataille de tranchées familiale où règne la comédienne Dominique Reymond

Alexandre Demidoff

Elle, comme une apparition. Dominique Reymond est encore hors jeu, dans le lointain, et on n'aime qu'elle, déjà. Devant elle, au seuil de ce *Pélican* de Strindberg mémorable, une table de cuisine style cantine de l'école, un pan de mur flanqué d'un escalier de bois, un poêle ouvragé délicatement, et aussi une méridienne lie-de-vin, le tout disséminé dans un désordre apparent sur le vaste plateau de la Salle de répétition du Théâtre de Vidy. Dominique Reymond avance vers nous à présent, manteau violet sur corps flexible, indolence d'insolente, enfantine quand elle chique, garce, on le devine.

Elle incarne la mère mauvaise dans cette pièce étouffe-chrétien, noué à elle toute seule d'un drame qui préfigure les grands films de Bergman et de Claude Chabrol. Le Suisse Gian Manuel Rau signe la

Dominique Reymond émeut quand l'ovale doux de son visage se détraque, victime soudain de ses nerfs

mise en scène. Il trouve le souffle du texte, lui donne de l'amplitude et comme une nouvelle vie.

Monter *Le Pélican*, c'est se heurter à un bataillon de fantômes.

August Strindberg d'abord. Lorsque la pièce est créée à Stockholm en 1907, l'écrivain a 56 ans, des dizaines de drames à son actif et trois mariages calamiteux en guise de boulet. Il a vécu l'enfer de la détresse psychique, il s'est cru persécuté, il s'est vu mourir, il a voulu en finir, il a surnagé, alignant des milliers de pages, autant de cris répandus en récits. Autre fantôme, le naturalisme à la petite semaine teinté de surnaturel qui a souvent figé les pièces de chambre de Strindberg.

Ces toiles d'araignée, Gian Manuel Rau les balaie en jeune homme soucieux d'aller à l'essentiel. Il bouleverse ainsi le décorum traditionnel. Sur le plateau, le salon bourgeois est disloqué: des meubles prolétaires et patriciens



Dominique Reymond. L'actrice d'origine genevoise incarne une mère vampirique et magnétique.

se disputent l'espace, chaos qui suggère la faillite mentale et sociale de la famille. L'arrière-fond sonore, lui, mêle déglutis d'évier, piano obsessionnel, borborygmes de fond de cabinet. Tout cela ne fait pas une ambiance, mais un

bruissement d'âme, le refoulé tel qu'il remonte à la surface, fétide à force d'avoir été réprimé.

Dominique Reymond, alors, incarne Elise, la mère. Elle est là, à présent, au premier plan, devant la servante (Caroline Torlois). Son mari vient de mourir. Son fils (Bruno Subrini) la hait. Il lui reproche d'avoir confisqué l'argent du ménage. Sa fille Gerda (Sasha Rau), elle, revient d'un voyage de noces brutalement abrégé. Elle a épousé Axel (Roland Vouilloz), une brute vénale qui couche avec sa belle-mère Elise. Bref, c'est l'enfer. Et la guerre qui éclate. Le fils retrouve dans le poêle une lettre du père qui accuse son épouse d'infidélité et de détournement de fonds. Il alerte sa sœur, chair de poule sous robe rose: «Je le savais déjà, mais je ne voulais pas le savoir», dit-elle.

Criminelle, la mère? Pas si simple. Strindberg ne la condamne pas totalement. Comme sa fille Gerda, elle est somnambule. C'est dans le texte. Elle blesse et oublie ses forfaits, elle est blessée et veut oublier les offenses qui l'ont saccagée. Elle grelotte et fait comme

si elle avait chaud. Ouvrir les yeux, c'est se confronter aux cendres de sa vie: un mari qui ne l'a pas comprise, des enfants qu'elle n'a pas su aimer, un amant obsédé par le magot familial.

Tout ça, Strindberg le souffle et Dominique Reymond le réalise. Elle est la violence même quand elle colle son fils contre la méridienne et lui souffle au visage: «Où est l'argent?» Elle est impériale quand elle lâche, juchée sur l'escalier, manteau crème ouvert sur des jambes à se damner: «La bouillie est servie.» Elle émeut quand l'ovale doux de son visage se détraque, comme si ses nerfs conspiraient contre elle. Elle sidère quand à la fin elle fait ses adieux à ses enfants, victimes devenus bourreaux, radieuse comme si elle se rendait au bal, alors qu'elle s'apprête à se jeter par la fenêtre. Dominique Reymond joue sur le rebord de sa jeunesse. Et Strindberg en est que plus vertigineux.

Le Pélican, Lausanne, Théâtre de Vidy, jusqu'au 28 janvier (Loc. 022/619 45 45). 1h30.



Votre publicité ici avec **IMPACT**_medias

«Le pélican» entre sobriété glaciale et délire punk

Neuchâtel (Canton)

Culture & Loisirs

20 janv. 2008, 12:00

Le poids du silence. Son goût. L'amertume de la langue où aucun adjectif ne dépasse. Sur son grand plateau, le théâtre du Passage de Neuchâtel conviait mardi et mercredi «Le pélican», chef-d'œuvre d'intimité effrayante que les Nordiques déglacent au scalpel, sans masquer l'animalité du coulis déversé sur les plaies. Bienvenue chez August Strindberg, génie de la complexité du désir.

Publicité

La pièce s'ouvre sur le deuil du père qui délivre et asphyxie. Où planquait-il son salaire astronomique? Pourquoi les plats de la mère se complaisaient-ils dans la fadeur et le bon marché? La nouvelle traduction de René Zahnd insuffle quelques avatars d'une récente modernité, tout en protégeant la banalité grinçante de la partition. L'inconfort comme viatique, la perversité comme mécanique, avec des relents d'alcool, d'uniforme kaki, de poêle et de goitre.

Dès son entrée en scène, Dominique Reymond (Elise, la mère) impressionne par sa sobriété délirante. Rien qu'un petit rictus dérangeant qui vient infester ce visage pâle. Et d'emblée la voix profonde, caverneuse et puissante. Que la cruauté lui sied bien! Cette femme dévastée par la haine et le mensonge n'incarne pas encore la sensualité. La mise en scène espiègle et grave de Gian Manuel Rau livre ses secrets avec lenteur. Celui-ci préserve la distance entre les personnages. Les comédiens Bruno Subrini (Frederik, le fils), Roland Vouilloz (Axel, le gendre), Sasha Rau (Gerda, la fille) laissent leurs tempéraments s'exprimer malgré les schémas précis de Strindberg.

Le rapport au corps nous semble pertinent. Le fils se pend à la rambarde comme un bout de viande. Le gendre exhibe sa virilité en gestes sadiques. Mais deux scènes d'anthologie reviennent à cette mère épouvantable dont on ne parvient plus à décoller la

réтина. Gian Manuel Rau lui chorégraphie une danse de muse punk sur du hard rock au spectre sonore énorme. Cheveux détachés, corp en bataille, Dominique Reymond donne au personnage sa brutalité sauvage qui ensorcellerait le plus asexué des hommes pour le projeter dans une soupe d'orties. Le sang sur ses mains qui s'étalera ensuite sur le visage de la fille comme scarification ultime évoque le cinéma américain des années 1960, notamment le court-métrage «Big Shave» de Martin Scorsese. Seule ombre au tableau de cette réussite, l'amplification outrancière du bruitage, un tic épouvantable emprunté à Bob Wilson. Le collage final où Caroline Tournois donne l'hyperémotivité d'un texte de Sarah Kane offre le contrepoint rêvé.



 Soyez le premier à commenter

La
Matinale

NEWSLETTER

Recevez, chaque matin,
la newsletter de la rédaction

Votre adresse mail

En validant le formulaire, vous acceptez nos [conditions générales](#) et notre [politique de confidentialité](#).

La rédaction vous propose

- [Cantoniales 2025: le Parti évangélique neuchâtelois soutient la liste de l'UDF](#)
- **A** [QUIZ] [Ces petits cours d'eau que l'on ne connaît pas](#)
- [Trafic ferroviaire: une hausse de 30% du nombre de passagers sur la ligne Neuchâtel-Frasne](#)

À lire aussi



Neuchâtel: MC Roger, un nouveau spectacle «supeer terroir»

La star neuchâteloise des parodies musicales sur YouTube, David Charles Haeberli (alias MC Roger) revient le 7 mars prochain au théâtre du Passage avec son nouveau spectacle «Supeer Roger».



Hockey sur glace: des jeunes Neuchâtelois en évidence au tournoi Pee-Wee de Québec

Trois hockeyeurs du canton ont pris part à ce tournoi mythique dont ils ont terminé deuxième de leur catégorie avec les Renards des Trois-Lacs.



[VIDÉO] Cantonales 2025: transports publics gratuits? 30 km/h généralisé?

Candidats au Conseil d'Etat, la Verte Céline Vara et le libéral-radical Laurent Favre débattent sur deux sujets en lien avec la mobilité: la gratuité des transports publics et la généralisation des zones 30 km/h.



Meurtre de Bière: où s'arrête et où commence la légitime défense?

Un homme a écopé de quatre ans de prison pour avoir tué son neveu, fin 2022, à Bière, dans le canton de Vaud. Le Tribunal d'arrondissement de La Côte a estimé qu'il avait agi en état de défense excusable, un concept subtil inscrit dans le Code pénal. Alors, que dit la loi?

Votre publicité ici avec **IMPACT**_medias

À propos

Abonnements

Retrouvez ArcInfo



Un média du groupe

© ArcInfo 2021 - Développement [iomedia](#)

LA CHRONIQUE THÉÂTRALE DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Strindberg remis sur le grill

Une escapade à Lausanne nous a permis de voir le Pélican (1). Ce drame intime d'August Strindberg (1849-1912) a cent ans. Un jeune metteur en scène suisse alémanique, Gian Manuel Rau, s'en empare, lui fait rendre gorge dans une dégaine moderne qui n'exclut pas le respect. Énième épisode du « combat des cerveaux » entre l'homme et la femme que Strindberg - impitoyable peintre de batailles domestiques - s'est acharné à brosser, le Pélican traite de la vengeance posthume d'un père qui révèle à son fils et à sa fille, au moyen d'une lettre découverte par hasard, le visage proprement hideux de leur mère. Ils s'en doutaient, ayant poussé, la faim au ventre, dans la demeure glaciale. L'avarice est encore le moindre défaut de leur génitrice, au demeurant hypocrite, lascive, en tout égoïste forcenée (n'a-t-elle pas pris son gendre pour amant stipendié ?). Bref, un monstre qui a ruiné la maison. Partant, la gêne s'installe. On doit cohabiter. Les alliances s'inversent. Le gendre corrompu prend le pouvoir. Sa petite épouse, les yeux enfin dessillés, force la mère à avaler l'infecte bouillie qu'elle réservait aux autres naguère. Pour finir, le frère et la soeur, ivres de liberté chèrement payée, foutent le feu à la baraque... Comme toujours chez Strindberg, l'horlogerie de l'intrigue est remontée à bloc au fil de dialogues coupants, ici finement aiguisés dans une nouvelle traduction de René Zahnd. Gian Manuel Rau court à l'essentiel dans un décor prosaïque (Anne Hölck, qui signe aussi les costumes, d'aujourd'hui), sans chichis naturalistes (à jardin un poêle, un vieux fauteuil, un coin-cuisine à l'arrière-plan face à un escalier, au pied duquel trône la méridienne sur laquelle creva le père et qui doit servir, désormais, de couche à la veuve privée de prérogative).

C'est merveille dans le jeu. Dominique Reymond, qui tient le rôle de la mère, sans cesse sur le fil du rasoir, étincelle en un registre protéiforme : fascinante Méduse dévorée par ses pulsions, séductrice espiègle, sorcière de ménage, danseuse possédée extériorisant ses démons, l'instant d'après bouche cousue, comme aspirée au sein de la mauveté. Elle se modifie donc à vue d'oeil, aboie les mots puis les caresse, impose à la représentation sa dynamique endiablée, son rythme heurté, ses à-coups passionnels. Sasha Rau prête à la fille une innocence longiligne, soudain corrigée par une perversité neuve, tandis que Bruno Subrini, le fils, dessine un genre d'OEdipe ou d'Hamlet empêché, nerveux, fébrile et que Roland Vouilloz, dans la peau du gendre, déploie subtilement l'arsenal de la veulerie. En fin de partie, Caroline Torlois, qui joue la bonne, vient dire au micro, émue aux larmes, un texte bouleversant de Sarah Kane, qui dit l'amour malgré tout de la femme pour l'homme. On peut compter sur Gian Manuel Rau. Il n'a pas froid aux yeux, possède la science de l'espace théâtral où il s'élançe comme sur un coup de tête. Anecdote géographique : Strindberg, suédois errant, vécut un temps à

Ouchy, non loin de Vidy. Ainsi se boucle la boucle.

En 1968, Friedrich Dürrenmatt (1921-1990) tente de mettre en scène la Danse de mort (1900). Comme il patauge, il prend la plume et compose Play Strindberg, pièce dans laquelle il chauffe à blanc les rapports entre Edgar et Alice, couple par excellence maudit, sous l'oeil d'un tiers, Kurt, à la fois témoin et partie prenante dans l'inférial procès qui les déchire. Traduite de l'allemand par Walter Weideli, l'oeuvre est à présent mise en scène par Alain Alexis Barsacq (2). Dürrenmatt suit la ligne directrice de Strindberg mais la porte à l'excès, à la frontière floue où le tragique peut vite verser dans le grotesque, voire l'absurde. Barsacq dit justement que cela provoque un rire d'hyène. Exemple : « Et alors ? J'ai voulu l'assassiner je ne sais combien de fois. Tout ménage nourrit des pensées de meurtre. » On songe aux sentences glacées de Jules Renard dans le Plaisir de rompre. La représentation procure une manière de furieux plaisir, tant les comédiens y vont de bon coeur dans la vacherie avec un art consommé : Philippe Hottier (Kurt), en acrobate bougon de la haine conjugale ; Agathe Alexis en garce suave ; Philippe Morand (Kurt) en faux ami et pervers élégant. Le match, car c'en est un, saignant, est arbitré par Jaime Azulay.

(1) C'était à Vidy-Lausanne.

Tournée française en préparation.

(2) À l'Atalante, jusqu'au 25 février,

puis tournée en Suisse romande jusqu'à la mi-mars.

de Jean-Pierre Léonardini

Page imprimée sur <http://www.humanite.fr>
© Journal l'Humanité

Imprimer

« Le Pélican », un chant du cygne

NOTRE AVIS/THÉÂTRE. « LE PÉLICAN » AU THÉÂTRE DE LA CROIX-ROUSSE

« La Danse de mort », « Père », « Inferno » pour le théâtre, mais aussi « Le Plaidoyer d'un fou » dans le domaine romanesque, témoignent combien l'écrivain suédois, August Strindberg, tenait la famille en piètre estime. Il n'a eu de cesse de la stigmatiser, d'en faire le territoire de la haine. « Le Pélican » n'échappe pas à cette tendance. On y trouve un des plus odieux personnages de femme jamais inventés par le théâtre.

Durant toute une vie, elle a réduit ses enfants à la famine, spolié et trompé son mari (et avec son gendre !) avant de le faire mourir à petit feu. C'est

par pure dérision que cette Médée est baptisée du nom de « Pélican » puisque cet oiseau est réputé (à tort) nourrir ses enfants de son propre sang. Elle fait évidemment tout l'inverse. Mais comme tous les personnages d'une si profonde noirceur, elle est littéralement fascinante.

C'est bien pour cela qu'elle est au cœur de cette pièce écrite au scalpel.

Durant plus d'une heure et demie, elle va rendre des comptes à ses deux enfants, sa bonne et son gendre/amant. Un déballage des plus sombres ressentiments, où personne ne sera épargné. Tout se paye chez Strindberg et la vengeance des victimes égalera en cruauté les exactions du bourreau...

Gian Manuel Rau s'empare de cette partition morbide avec l'ambition de n'en édulcorer ni la noirceur ni la beauté. Le décor reflète l'opacité du texte, seulement traversé en de brefs instants par des lueurs aveuglantes. Dominique Reymond l'habite de sa présence grinçante et vénéneuse. Tandis qu'autour d'elle se regroupe une distribution qui mène cette danse de mort sans aucun faux pas.

Nicolas Blondeau

> Jusqu'au 26 janvier. Théâtre de la Croix-Rousse, place Joannès Ambre, Lyon 4°. Rens. : 04 72 07 49 49 ou www.croix-rousse.com



« Le Pélican » dans la superbe mise en scène de Gian Manuel Rau / Photo Mario del Curto

Aujourd'hui sur

TLM

Télé Lyon Métropole

Emission spéciale :

Du 22 au 26 janvier 2008 - mar, ven, sam 20h30 - mer, jeu 19h30

Le Pélican

August Strindberg_Gian Manuel Rau



TEXTE

August Strindberg

TRADUCTION

René Zahnd (L'Arche
Editeur)

MISE EN SCÈNE

Gian Manuel Rau

ASSISTÉ DE

Marina Landolt

DRAMATURGIE

Philippe Bischof

AVEC

Sasha Rau
Dominique Reymond
Bruno Subrini
Caroline Torlois
Roland Vouilloz

SCÉNOGRAPHIE ET

COSTUMES

Anne Hölck

RÉALISATION DES

COSTUMES

Dominique Chauvin

CRÉATION LUMIÈRE

Christa Wenger

SOUND DESIGNER

François Thuillard

MUSIQUE

Pitch Shifzer
Ralph Hufenus
François Thuillard

DIRECTION

TECHNIQUE

Michel Beuchat

RÉGIE GÉNÉRALE

Pascal Rosset

RÉGIE LUMIÈRE

David Pérez

RÉGIE SON

François Thuillard

ADMINISTRATION

DE TOURNÉE

Christine Vaudois

PRODUCTION

Théâtre Vidy-Lausanne

E.T.E./Suisse

DURÉE

1h30

©Mario del Curto

"Il y a des sentiments qui ressemblent à la peur mais qui sont d'une autre nature, il y a des gestes qui en disent davantage que des grimaces, et des mots qui cachent ce que ni les mouvements ni les expressions ne peuvent trahir..."

Gerda, Acte II

Magnétique !

Si Le Pélican n'est pas la pièce la plus connue de son auteur, elle n'en reste pas moins un chef-d'œuvre de noirceur et d'émotion où se mêlent les grandes préoccupations de Strindberg.

La figure inquiétante de la femme, l'incommunicabilité ou la fièvre de l'argent sont ainsi les thèmes décortiqués par ce drame familial poignant. Servi par une distribution époustouflante, Dominique Raymond en tête, le travail du jeune Gian Manuel Rau est tout simplement brillant...

On pense aux films de Chabrol, à un *Merci pour le chocolat* où l'insaisissable mère - Isabelle Hupert, impériale- empoisonnait à petit feu sa propre famille. L'atmosphère est noire, étouffante, emplie par cette somme vertigineuse de ressentiments qui transpirent

de chacun des personnages. Mais quel rapport avec le « pélican » ? Il paraîtrait que l'animal peut nourrir ses petits de son sang, aux dépens de sa propre vie... La comparaison avec Elise, mère vampirique et majestueuse de la pièce, se fait alors dans une totale opposition : Elise a détourné l'argent du ménage, affamé ses enfants et marié sa propre fille à son amant. La pièce s'ouvre dans ce décor cauchemardesque et sur la mort du père, alors qu'est trouvée une lettre de la main du défunt dénonçant les secrets de son épouse. (...) Et se joue bien là une partition terrifiante, emmenée par une incroyable Dominique Raymond, beauté vénéneuse et troublante à l'origine de ce tourbillon destructeur. Sans concession, magnétique... du grand art !

Nathalie Duchambon



«Le metteur en scène suisse Gian Manuel Rau fait briller de toute sa noirceur le texte de Strindberg. Sous sa direction, ses comédiens jettent leur texte, comme ils jetteraient des pierres. La mère, Dominique Raymond, magnifique de perversité, donne une beauté vénéneuse à cette mère indigne, abusive et abusée. Autour d'elle, Sasha Rau frissonne en poupée qui traverse la vie les yeux fermés et Bruno Subrini oscille entre haine et lâcheté. Roland Vouilloz campe une brute veule et intéressée, avec des fêlures face à cette femme-enfant qu'il a épousée par intérêt.»

Véronique Ribordy, Le Nouvelliste.

TARIFS LOCATION 23 €
18 € Etudiants -28 ans, CE, + 65 ans,
famille 4 et +
15 € Demandeurs d'emploi, -20 ans
M'ra, Pass'Culture



©Mario del Curto

« Une sonate sur l'égoïsme et le revanchisme »

« Cette pièce est une brillante sonate sur l'égoïsme et le revanchisme. Le thème est l'utilisation des proches. Des individus essayent désespérément de se défaire de leur haine envers leur famille. Personne ne s'entraide, mais chacun dépend l'un de l'autre. Les phrases échangées sont détournées en armes. Les personnages se combattent comme s'il y avait quelque chose à gagner hors de cette famille, sans connaître le bénéfice concret de cette victoire. Ils ont besoin d'amour, de tendresse et d'un peu d'empathie. Par manque d'intérêt et par indifférence, les membres de la famille ne savent presque rien l'un de l'autre. Ils sont pleins de préjugés et de ressentiments. La rancune détermine les comportements et

l'atmosphère sous le toit de la maison familiale. Pourquoi la mère, les enfants et le gendre prennent-ils tous part à ce jeu destructeur ? Les personnages ne connaissent ni la profondeur de leurs problèmes ni la violence des conflits : ils sont eux-mêmes ces problèmes et ces conflits. Où mène cet affrontement sans illusion, sans confiance ? Est-il plus profitable de détruire que de créer, de décevoir que de caresser ? Quelles sont les conséquences de l'explosion du noyau familial ? Derrière cette guerre permanente que les personnages se livrent se cache peut-être le désir de tout arrêter, de se réconcilier, pour enfin découvrir la sérénité. »

Gian Manuel Rau

August Strindberg

Troisième de douze enfants, August Strindberg grandit dans une famille bourgeoise. En 1867, il entre à l'Université d'Uppsala, part en 1872, devient journaliste à Stockholm et écrit son drame historique, *Maître Olof*. Sa vie et son œuvre sont intimement liées. Ses premiers écrits traitent souvent du rôle traditionnel donné aux sexes par la société, et qu'il qualifie d'injuste. En 1879, la publication de son premier roman, *La Chambre rouge*, lui apporte le succès. *Le Plaidoyer d'un fou* (1887) revient sur l'échec du premier de ses trois mariages. Les pièces de cette période, avec *Père* en 1887 et *Mademoiselle Julie* en 1888, sont écrites dans la veine naturaliste, ce qui lui vaut d'être comparé au dramaturge norvégien Henrik Ibsen. Strindberg est admiré par la classe ouvrière. Ses idées politiques le rendent très populaire dans les pays socialistes, notamment en Union soviétique ou à Cuba. Toutefois, à la fin des années 1880, il renie le socialisme et découvre Nietzsche avec qui il correspond jusque dans la folie de ce dernier. Il se tourne ensuite vers le mysticisme et relate sa période de trouble intérieur dans *Inferno* (1897), écrit en français. En 1907, il expérimente ce qu'il appelle un théâtre de chambre, dans lequel il met en scène non plus un unique protagoniste mais un nombre réduit de personnages d'égale importance. Les pièces de cette période, *L'Orage*, *Après le feu*, *La Sonate des spectres*, sont influencées par le symbolisme et font de lui l'un des pionniers de l'expressionnisme européen moderne. Strindberg meurt en 1912, et est enterré au Norra Begravningsplatsen à Stockholm.

Le pélican était un vampire



Le pélican, paraît-il, à la capacité de nourrir ses petits avec son propre sang, au dépens de sa propre vie. C'est ce que prétend la mère, tandis qu'elle affame ses enfants et les contraints à vivre dans le froid d'une maison qu'elle s'évertue à ne pas chauffer.

Une mère cynique et brutale qui semble incapable d'amour, deux enfants qu'elle a élevés dans le mensonge, une famille qui se déchire froidement, presque méthodiquement, incapables qu'ils sont de s'éloigner les uns des autres, le fils et la fille proprement vampirisés par leur mère... On sait que l'univers de Strindberg est noir. Gian Manuel Rau, jeune metteur en scène suisse, ne tente rien ici qui puisse apporter un peu de lumière ou de légèreté.

C'est donc dans un décor triste à mourir, l'intérieur pauvre et sans charme d'un petit appartement, et sous une lumière blanche et crue, que les protagonistes de ce drame familial se crachent mutuellement leur ressentiment et leur haine à la figure, et vomissent leur désespoir. Les comédiens n'ont pas la partie facile tant il leur est demandé de peindre noir sur noir, de dire tout dans un détachement cruel, presque insensible à ce qui arrive. Ils

s'en sortent mieux que bien : ils sont bons, très bons, et c'est fascinés, pétrifiés, qu'on les suit dans une lente et glaçante descente aux enfers.

Mention spéciale, en outre, à Dominique Reymond qui tient le rôle de cette mère parfaitement indigne et sans pudeur, capable d'alterner tous les registres, de la séduction toute en minauderie au mépris le plus hideux, de la froideur calculatrice à l'obsession malade, de la soumission à la manipulation, au gré de ses mensonges et de son égoïsme. Voilà qui place la cerise sur le tout et produit au final du théâtre dont on a envie de redemander.